

Anthropologie et Sociétés



DESCOLA Philippe, 2019, *Une écologie des relations*. Paris, CNRS Éditions et De vive voix, coll. « Les grandes voix de la recherche », 55 p.

Dariel Helmesi

Volume 44, numéro 3, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078176ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078176ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Helmesi, D. (2020). Compte rendu de [DESCOLA Philippe, 2019, *Une écologie des relations*. Paris, CNRS Éditions et De vive voix, coll. « Les grandes voix de la recherche », 55 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 44(3), 270–272.
<https://doi.org/10.7202/1078176ar>

La troisième et dernière partie de l'ouvrage, « Symbolisme des plantes », se consacre à la discussion des représentations plus abstraites des plantes, notamment à travers le regard pénétrant des artistes sur la signification symbolique de la pensée végétale. La contribution de Claudia Zatta (chap. 7) relatant le monde en mouvement, fluide et fuyant évoqué en l'an 8 av. J.-C. dans *Les métamorphoses* d'Ovide est enchantresse. On y découvre un monde présocratique de coïncidences des vies dans le mélange, en particulier celles entrelacées des arbres et des nymphes. Le point important est de comprendre comment, dans les débuts de la philosophie grecque, les naturalistes avaient attribué au monde végétal sensations et pensée, joie et douleur. En outre, les œuvres d'art moderne singulières d'Anaïs Lelièvre (chap. 8), Olga Kisseleva (chap. 9) et Yann Toma (chap. 10) soulignent que les plantes nous sont indispensables, surtout face à la croissance de l'urbanisation, à la destruction des écosystèmes et à la coexistence du passé, du présent et du futur. Les aspects artistiques liés aux végétaux transcendent la tendance esthétique et critiquent les écarts établis entre la culture et la nature.

En somme, *L'intelligence des plantes en question* nous permet de reconsidérer la place des végétaux et la façon de s'en inspirer de manières fortuites. La diversité disciplinaire des auteurs — littérature, mathématiques, neurobiologie, philosophie, écologie végétale, arts — pourra plaire à un auditoire aussi large que diversifié.

Zhen Qin
École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

DESCOLA Philippe, 2019, *Une écologie des relations*. Paris, CNRS Éditions et De vive voix, coll. « Les grandes voix de la recherche », 55 p.

À l'époque de l'Anthropocène, la lecture d'*Une écologie des relations* nous emmène au cœur des réflexions entourant la question de la dualité entre nature et culture. Philippe Descola y dépeint avec élégance, quoique de manière concise, son parcours universitaire et professionnel qu'il découpe en segments : philosophe, ethnographe, ethnologue et anthropologue, d'abord sous l'aile de Claude Lévi-Strauss, puis au-delà ; une description de contrastes en quatre à l'image de sa définition de quatre ontologies (totémisme, animisme, naturalisme et analogisme) devant correspondre aux structures flexibles des possibilités humaines et non humaines. Le livre, divisé en cinq chapitres, suit une gradation qui place l'ethnographie sur le terrain, l'ethnologie dans un état plus distant de comparaison d'aires culturelles et l'anthropologie comme s'intéressant aux propriétés formelles de la vie sociale. L'ouvrage retrace de façon chronologique les enquêtes de l'auteur en Amazonie parmi les Achuar, soit le moment « ethnographe », lorsqu'il se consacre à l'étude de la singularité de leurs rapports aux plantes et aux animaux, desquels il s'éloigne progressivement pour offrir des propositions universelles.

Pour soutenir sa réflexion, Descola esquisse les quatre ontologies qui forment son cadre théorique en présentant celui-ci comme un entre-deux, une avenue alternative à celle des écoles prédominantes du début des années 1970 ; en l'occurrence, l'école matérialiste, dont il réfute l'idée que les sociétés sont parachutées dans un environnement de contraintes écologiques auxquelles elles doivent s'adapter, et l'école structuraliste des disciples de Lévi-Strauss qui voyait la nature comme un « lexique de propriétés », « au sein de laquelle les populations amérindiennes venaient puiser des éléments pour les transformer en symboles » (p. 16). Voulant frayer un chemin mitoyen entre ces deux positionnements, Descola explique son propre parachutage chez les Achuar et son intérêt initial pour les techniques (collecte de plantes, etc.), qui a été suivi d'une curiosité au sujet des manières d'entretenir des liens avec la nature à travers les méthodes de la culture sur brûlis, les chants (*anent*), les rêves, la parenté des plantes, etc., accessibles à la suite de son apprentissage de la langue achuar. Ce parcours est présenté en détail, permettant au lecteur de bien comprendre cette entrée sur le terrain et ayant pour but de présenter une ethnographie générale du village achuar particulier où Descola et sa conjointe (Anne-Christine Taylor, aussi anthropologue) ont été assez bien accueillis.

Le quatrième chapitre nous mène à l'ethnologie comparative (p. 35), soit une manière d'universaliser les « propriétés formelles de la vie sociale » ou ce que Descola nomme « l'anthropologie » (p. 7). C'est là qu'il reprend son modèle des quatre ontologies, décrivant l'*ontologie* comme étant « le mobilier du monde, ce qui est présent dans le monde, un modèle de la façon dont les humains perçoivent des continuités et des discontinuités dans le monde » (p. 47). Ces dernières se comprendraient comme les ressemblances ou différences perçues entre l'humain et le non-humain, une question d'intériorité et de physicalité ; en l'occurrence la dichotomie proposée par l'auteur pour remplacer celle de la nature et de la culture qui serait le propre du naturalisme, alors que celle de l'intériorité et de la physicalité serait pour sa part universelle ou traverserait du moins les quatre ontologies. Il faut retenir de cela, tel que le mentionne l'auteur, qu'il s'agit de son parcours singulier à travers le monde et l'anthropologie — remarquable, il faut le noter, bien que son universalité demeure discutable comme l'illustre, entre autres, une conversation avec l'anthropologue Tim Ingold dans *Être au monde. Quelle expérience commune ?* (Descola et Ingold 2014.)

De prime abord, *Une écologie des relations* paraît dédié à un grand public, souhaitant initier les non-spécialistes à l'anthropologie. Toutefois, le lecteur pourra avoir certaines difficultés à suivre la trajectoire étalée dans ce petit livre qui prend plusieurs œuvres classiques comme tremplin, sans pourtant fournir les détails nécessaires à leur compréhension. Or, les destinataires de cet ouvrage seraient prioritairement des spécialistes des sciences sociales, plus précisément de l'anthropologie, ayant déjà une certaine familiarité avec l'anthropologie classique et avec les ouvrages précédents de Descola, dont *Par-delà nature et culture* (2005), et ceux de Lévi-Strauss, particulièrement *Le totémisme aujourd'hui* (1962). Les lecteurs trouveront dans *Une écologie des relations* un apport à la fois théorique et ethnographique à la discipline, ainsi qu'une importante discussion sur les termes utilisés pour décrire la coexistence des humains et des non-humains, par-delà la dichotomie nature/culture, bien que l'auteur le fasse selon une approche naturaliste en surplomb et une anthropologie comparative. Titulaire de la chaire d'Anthropologie de la nature au Collège de France de 2000 à 2019, Descola informe en outre le lecteur de son prochain chantier, où il espère approfondir les thèmes abordés dans cet ouvrage, cette fois à travers les images.

Références

DESCOLA P., 2005, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.

DESCOLA P. et T. INGOLD, 2014, *Être au monde. Quelle expérience commune ?*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.

LÉVI-STRAUSS C., 1962, *Le totémisme aujourd'hui*. Paris, Presses universitaires de France.

Dariel Helmesi
École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

GIRALDO HERRERA César Enrique, 2018, *Microbes and Other Shamanic Beings*. Cham, Palgrave Macmillan, 274 p., bibliogr., index.

Dans quelle mesure les connaissances non occidentales se sont-elles perdues dans les premières traductions des missionnaires qui ont consigné les connaissances et les pratiques chamaniques autochtones ? Dans quelle mesure la compréhension occidentale de la vie microbienne provenait-elle des connaissances non occidentales ? Telles sont les questions que le biologiste et anthropologue César Enrique Giraldo Herrera met en lumière dans son ouvrage, où il explore les commensurabilités entre la microbiologie et le chamanisme.

Microbes and Other Shamanic Beings est organisé en trois parties principales qui fournissent une description complète et engageante des effets omniprésents du colonialisme, du chamanisme et du monde microbien à travers les yeux des Autochtones et des mythes qui ont enregistré leurs connaissances médicales sur les maladies causées par les microbes. L'ouvrage est un récit ethnohistorique bioculturel captivant qui propose que la connaissance chamanique du monde microbien précède l'émergence de la microbiologie en tant que domaine de la science, une piste ignorée jusqu'ici par les spécialistes de l'histoire des sciences.

Afin d'explorer les liens entre le chamanisme et la microbiologie, Giraldo Herrera s'appuie sur des études dans le domaine de l'anthropologie culturelle, des études des sciences et technologies (Science and Technology Studies [STS]), de la philosophie des sciences et de la microbiologie. Il se base aussi sur les registres missionnaires des connaissances de la médecine chamanique aux XVI^e et XVII^e siècles et sur le mythe du Soleil et de la Lune des peuples autochtones des Caraïbes taïno et callinago. Ces récits décrivent des êtres chamaniques associés à la syphilis et à d'autres maladies également causées par tréponématoses, comme le pian et la pinta.

L'auteur a organisé son livre autour de trois arguments principaux, le premier étant que le chamanisme a été mal compris en rapport avec les termes chrétiens, ce qui a dévalorisé la médecine chamanique. L'auteur souligne ainsi que « les chamanes ont décrit les êtres avec lesquels ils traitent d'une manière qui correspond à la compréhension contemporaine des